

Une bataille des guerres de l'Ouest pendant la Révolution Pontorson, 18 novembre 1793

18 octobre 1793. L'armée vendéenne passe la Loire. Après un séjour à Laval pour laisser à la flotte anglaise le temps d'arriver sur la côte de Cancale, elle quitte enfin cette ville. Le 1^{er} novembre vers 15 heures c'est la prise de Mayenne, route de Paris, dans le but apparent d'attaquer la capitale conformément au projet du prince de Talmont. Là, un brutal coup de barre aussi inexplicable de nos jours que mûrement combiné par les meneurs retourne littéralement l'armée dans le sens tout à fait inverse. Le 2, c'est Ernée. Le 3, c'est Fougères. Le 6, c'est Antrain. Le 7, à deux heures de l'après-midi, l'avant-garde arrive à Dol.

Le soir même à minuit le plénipotentiaire que ces mêmes meneurs croyaient depuis longtemps à Londres s'embarque à quelques lieues de là. Prévenu par une estafette vendéenne envoyée de Segré le 21 octobre, il avait quitté la forêt de Rennes le 22 de ce mois. Mais depuis plus de quinze jours il était bloqué sur la côte de Saint-Malo, y attendant en vain l'arrivée de la navette clandestine qui devait le faire traverser à Jersey. Était-il seul en ces lieux à souhaiter l'arrivée des royalistes ? Non.

Dans cette ville, le lieutenant-colonel du génie Guillaume Marie Damar Létang suit avec attention l'avance vendéenne. C'est l'homme fort de ce port pour les questions militaires. Il avait en août-septembre fait plier Carrier. Il sera en décembre estimé par Donzé-Verteuil, le correspondant du ministre des Affaires Etrangères. Il ne manquera pas le même mois d'être respecté par le représentant du peuple Lecarpentier. Lorsque les royalistes étaient à Dol, il avait sans doute sous sa coupe le général chargé de la défense de Saint-Malo, l'ex-officier de gendarmerie Cadenne qui, un an plus tôt, avait contribué à démanteler le complot contre-révolutionnaire du marquis de La Rouërie. Damar

Létang était à cette époque commandant temporaire de la ville. Cet officier supérieur dont l'intelligence et les capacités techniques sont indéniables fera même partie de la première commission militaire constituée pour fusiller les Vendéens capturés après les combats de Dol. Il était en fait royaliste et selon toute vraisemblance agissait en liaison avec les meneurs de l'armée adverse.

La flotte anglaise n'étant pas au rendez-vous, La Rochejaquelein et Stofflet prennent la route de Granville. Les 14 et 15, ce sont l'assaut et l'échec. Cernés par les trois armées des côtes de Cherbourg arrivant à la rescousse, de l'Ouest déviée sur Antrain et des côtes de Brest arrivée à Dinan, les Vendéens n'auraient « plus (eu) pour retraite que la grève du Mont Saint-Michel » selon Kléber cité par Savary s'ils n'avaient réussi une percée restée célèbre dans l'histoire des guerres de l'Ouest. Elle eut lieu à Pontorson où le général Tribout avait fait avancer cette dernière troupe. C'est cette bataille que nous allons étudier.

Voici tout d'abord le plan dressé par deux ingénieurs militaires républicains le lendemain du combat. Selon toute vraisemblance ils y assistèrent eux-mêmes ce qui leur aurait ainsi permis de connaître la position des troupes républicaines. Comme nous le verrons plus loin, ils ne purent déterminer celle des troupes royalistes qu'après la bataille, d'après l'emplacement des cadavres et peut-être aussi les témoignages d'éventuels rescapés. Cette carte semble inédite. Elle nous servira de base de discussion. Elle est déposée aux Archives Nationales à la cote AF II 276, plaquette 2311, folio 82.

*

**

Quel était l'effectif de ce corps de Bleus ? Le chiffre de 12 à 15 000 donné par certains témoins royalistes ou de 5 à 6000 fourni par certains témoins républicains est grossi. Celui de 4000 à 4500 cité par l'adjutant-général Savary ou le commissaire des guerres Jullien et repris par les auteurs est plus proche de la vérité. Mais lui aussi nous semble exagéré. L'ingénieur du génie d'Obenheim, passé aux royalistes, parle de 2 à 3000 hommes. Certes, le témoin était mal placé pour faire cette évaluation mais le général de cette troupe confirme en personne : « L'armée que je commandais était de trois mille hommes, deux mille ont seuls pu donner dans cette occasion » écrit en effet Tribout.

Dans une autre dépêche datée du 14, le général écrit qu'il quitta Brest « à la tête de quinze cents hommes pour aller défendre Dinan ». Il poursuit « Mon avant-garde commandée par le républicain Pringet, mon aide de camp, composée de sept cents hommes d'infanterie, quatre

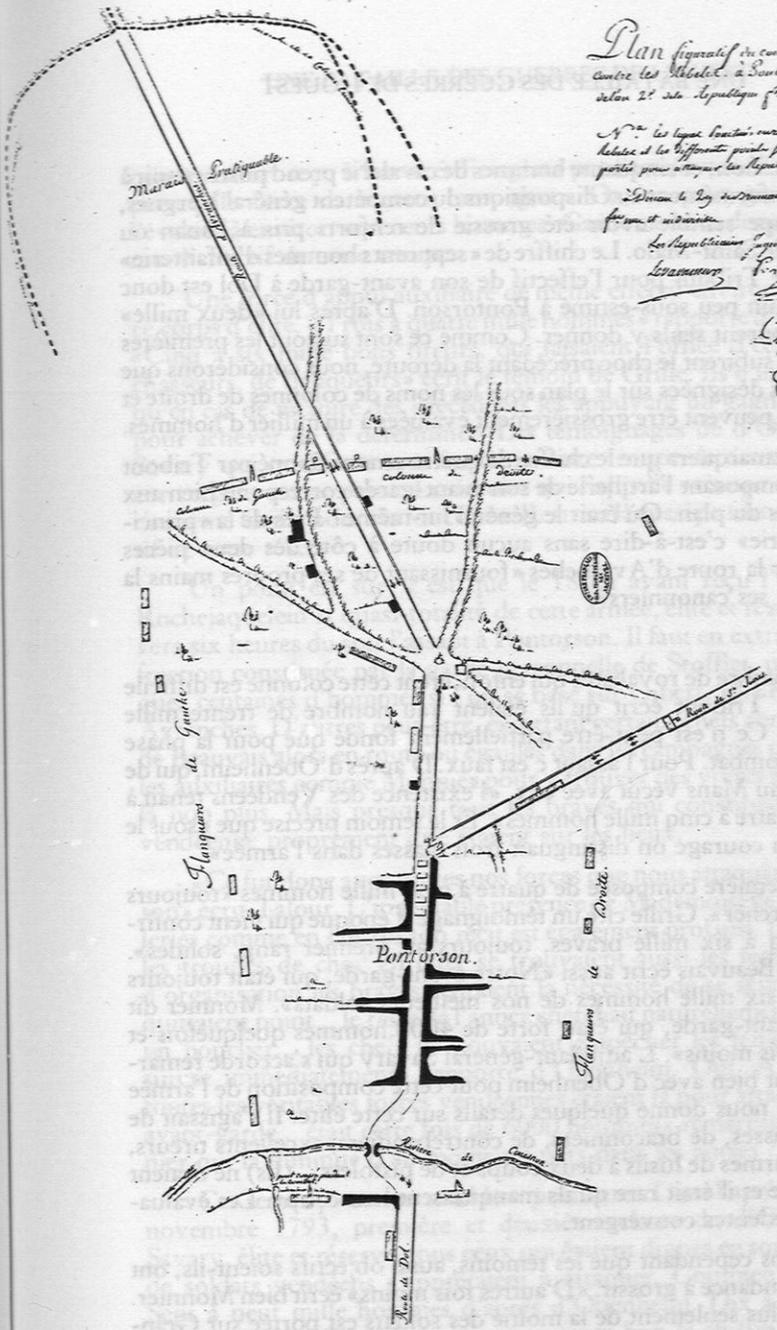
Plan figuratif des combats des Républicains contre les Vendéens, à Pontorson le 28^e Brumaire selon 2^e de Laplagne géom. et militaire.

N^o 1^{er} les lignes brisées, rouges, indiquent les marches des
Vendéens et les différents points pour lesquels ils font
partir pour attaquer les Républicains.

2^e D'après le 2^e de Laplagne selon 2^e de Laplagne
géom. et militaire.

Les Républicains s'opposent à l'ennemi
Laplagne 2^e de Laplagne

Les Vendéens
Laplagne 2^e de Laplagne



Les Vendéens, en hachurés rouges sur le plan original, ont été représentés par des pleins sombres et les Républicains par des hachurés clairs.

pièces de canon, et cinquante hommes de cavalerie prend poste ce soir à Dol». Conformément aux dispositions du compétent général Vergnes, cette troupe semble avoir été grossie de renforts pris à Dinan ou envoyés de Saint-Malo. Le chiffre de « sept cents hommes d'infanterie » donné par Tribout pour l'effectif de son avant-garde à Dol est donc peut-être un peu sous-estimé à Pontorson. D'après lui « deux mille » hommes purent seuls y donner. Comme ce sont surtout les premières lignes qui subirent le choc précédant la déroute, nous considérons que les troupes désignées sur le plan sous les noms de colonnes de droite et de gauche peuvent être grossièrement évaluées à un millier d'hommes.

On remarquera que le chiffre de quatre canons donné par Tribout comme composant l'artillerie de son avant-garde correspond bien aux indications du plan. Où était le général lui-même ? Près de la « principale batterie » c'est-à-dire sans aucun doute à côté des deux pièces situées sur la route d'Avranches « fournissant de ses propres mains la mitraille à ses canonnières ».

Le nombre de royalistes qui enfoncèrent cette colonne est difficile à évaluer. Tribout écrit qu'ils étaient « au nombre de trente mille hommes ». Ce n'est peut-être partiellement fondé que pour la phase finale du combat. Pour l'assaut c'est faux. D'après d'Obenheim, qui de Fougères au Mans vécut avec eux, « l'existence des Vendéens tenait à celle de quatre à cinq mille hommes ». Et le témoin précise que « sous le rapport du courage on distinguait trois classes dans l'armée ».

La première composée de quatre à cinq mille hommes « toujours prête à marcher ». Grille cite un témoignage d'époque qui vient confirmer « Cinq à six mille braves, toujours au premier rang, solides ». Poirier de Beauvais écrit aussi « Notre avant-garde, qui était toujours d'environ six mille hommes de nos meilleurs soldats ». Monnier dit « Notre avant-garde, qui était forte de 4000 hommes quelquefois et d'autres fois moins ». L'adjutant-général Savary qui s'accorde remarquablement bien avec d'Obenheim pour cette composition de l'armée vendéenne nous donne quelques détails sur cette élite. Il s'agissait de « garde-chasses, de braconniers, de contrebandiers, excellents tireurs, la plupart armés de fusils à deux coups et de pistolets... (Ils) ne tiraient qu'à portée et il était rare qu'ils manquassent leur coup ». Les évaluations précédentes convergent.

Notons cependant que les témoins, aussi objectifs soient-ils, ont toujours tendance à grossir. « D'autres fois moins » écrit bien Monnier. « Un peu plus seulement de la moitié des soldats est portée sur Granville » rapporte d'Obenheim et il ajoute peu après que « leurs chefs n'avaient pu en trouver mille pour le siège ». Billard de Veaux affirme

que le renfort reçu à Laval et Fougères par l'armée vendéenne « fut sa principale force dans cette campagne ». Or, on peut grossièrement l'évaluer à environ sept cents hommes. Gardons-nous donc de surestimer l'effectif de cette troupe.

Une force d'appui auxiliaire de même effectif environ complétait ce corps d'élite. « Trois à quatre mille hommes » rapporte d'Obenheim. « Cinq à six mille bons tireurs, qui faisaient l'office d'éclaireurs, de chasseurs, de flanqueurs » écrit le témoin de Grille. Ils n'intervenaient qu'en cas de victoire des précédents les appuyant ou gagnant les ailes pour achever de la déterminer. Les témoignages de d'Obenheim et Savary qui qualifient tous les deux cette troupe de deuxième classe convergent sur ce point. Le dernier qui l'appelle « troupe des braves » confirme Grille pour ses fonctions. Restons là aussi prudent sur l'effectif de cette réserve.

Un point est sûr : c'est que le 18 en ayant reçu l'ordre de la Rochejaquelein la quasi-totalité de cette armée, élite et réserve, donna vers six heures du soir l'assaut à Pontorson. Il faut en extraire l'infime fraction constituée par la garde personnelle de Stofflet, une ou quelques centaines d'hommes si l'on se base sur Gibert. Elle était restée à Avranches. D'autres peut-être, escortant certains chefs comme Poirier de Beauvais alors en route ou égaillés dans les campagnes proches avec les auxiliaires comme Monnier pour y trouver des vivres n'étaient pas là non plus. Mais presque tous les braves qui constituaient l'armée vendéenne proprement dite étaient sur les lieux.

« Ce fut donc avec toutes nos forces que nous attaquâmes Pontorson » écrit Talour. L'indéniable présence de Mademoiselle des Chevaleries comme en fait foi son récit est également probant. Là où étaient les troupes de choc en effet se trouvaient aussi les femmes « Faute d'organisation les braves sentaient la nécessité de se réunir ; ils ne se quittaient point... le reste de l'année cherchait naturellement à s'en faire un bouclier... les chefs ne pouvaient empêcher les femmes... de les suivre immédiatement » rapporte d'Obenheim. Oui. A Pontorson, toutes les véritables forces vendéennes étaient là pour attaquer « Notre avant-garde... était cette fois de 6000 hommes » remarqua bien Monnier qui la diminue d'au moins un tiers dans les autres cas.

Ces remarques nous semblent probantes. Dans l'après-midi du 18 novembre 1793, première et deuxième classe de d'Obenheim ou Savary, élite et réserve, tous ceux qui étaient dignes en somme du nom de soldats vendéens s'apprétaient à attaquer. Combien d'hommes ? Sept à neuf mille hommes d'après d'Obenheim. Dix à douze mille d'après Grille. Considérons comme assez bon le chiffre de Monnier plus ou moins confirmé par Beauvais : *environ six mille*.

Il est intéressant de connaître la composition de l'élite car c'est évidemment elle qui donna l'assaut à Pontorson. «Les plus braves de l'armée étaient les Angevins, les Lavallois ensuite, les Bretons. Les Poitevins étaient les moins bons pour ne pas dire mauvais» écrit le chevalier de Solilhac qui prit part à cette campagne.

La veuve de Lescure confirme que les Angevins étaient «à la vérité d'excellents soldats». Bonchamps comptait les «Bretons ou Angevins qui avaient traversé la Loire» comme les «meilleurs soldats de notre armée» ajoute-t-elle, précisant qu'il confia cette troupe à Talmont pour éventuellement la retraverser en cas de déroute. Cadoudal en était. Le témoignage d'un dénommé Gelot peut aussi être cité ici. Le 9 août 1793, il avoua ne connaître «d'autre armée permanente que celle connue sous le nom de Bonchamp, composée en grande partie de Bretons, de contrebandiers, d'anciens gabeleurs (sic) et de garde de chasse, et que cette armée, qui a été au moins de dix mille hommes, est réduite à peu près actuellement au tiers, le surplus ayant été tué...». Le 18 novembre 1793, compte-tenu des pertes éprouvées lors des combats suivants et en particulier à Granville, sans doute fallait-il réduire encore. A combien? On ne sait. Mais un fait est sûr: c'est que les soldats arrivés de la rive droite de la Loire, Angevins et Bretons, étaient considérés comme les meilleurs de l'armée.

Quant aux Lavallois et aux Fougerais — ces derniers étant sans doute «les Bretons» dans l'esprit de Solilhac — la veuve de Lescure, Duchemin des Cépeaux et le chevalier de Jouette qui les connut comme Chouans confirment leur bravoure. Billard de Veaux, nous l'avons déjà dit, s'avance même jusqu'à ajouter qu'ils furent la «principale force (des Vendéens) dans cette campagne», affirmation qui est tout de même exagérée. Cette fraction de l'élite était constituée en effet des recrues de Jean Chouan, du Boisguy et leurs compagnons, important renfort d'environ sept cents hommes réuni à l'armée avant Fougères. Ce fut un maximum. Malgré toutes les menaces de Putod, nommé chef de cette région par les généraux vendéens, les campagnes fougéraises ne bougèrent point.

Contrairement à ce que l'on peut croire, presque toute la paysannerie des régions traversées par les Vendéens s'allia aux troupes républicaines. En 1794, des campagnards patriotes donneront aussi avec elles la chasse aux bandes de chouans. On ne doit donc pas assimiler à une jacquerie généralisée ces soulèvements partiels ruraux que les contre-révolutionnaires tenteront d'utiliser. C'est un point fort important que nous ne pouvons évidemment pas développer ici. Un autre nous semble suffisamment singulier pour le faire ressortir: c'est que

pendant cette campagne la véritable armée des Vendéens était en fait majoritairement bretonne et lavalloise!

N'oublions pas cependant d'y inclure certains contingents spéciaux surtout étrangers. Les Suisses du baron Keller tout d'abord dont la veuve de Lescure vante à Granville « les prodiges de valeur ». Elle ne les qualifie certainement pas sans raison de « héros ». Boutillier de Saint-André les dit « excellents soldats, d'une bravoure et d'une discipline parfaite ». Deniau évoque aussi la « bravoure » des Allemands. D'après Poirier de Beauvais ils auraient eu eux aussi un « courage extraordinaire » mais seulement dans la cavalerie où ils étaient, pour charger les Bleus en déroute. En fait, si indisciplinés qu'ils étaient impossibles à utiliser, ils se firent surtout remarquer comme pillards et bourreaux. Ces étrangers frappèrent l'attention des administrateurs municipaux de Dol et des auteurs comme Chassin ou Deniau qui semblent en avoir surévalué l'importance. Nous les avons dans des études antérieures trop hâtivement suivis. En fait, avec la compagnie française de M. de Fay il y avait là quelques centaines d'hommes. Seuls les Suisses et peut-être les Français enrégimentés peuvent avoir fait partie de cette élite vendéenne qui donna l'assaut à Pontorson. Nous allons voir dans quelles conditions.

*
**

Le pont sur la Sélune, dit Pontaubault, en cours de destruction par les républicains, avait été repris à neuf heures du matin par un « gros de cavalerie » vendéen commandé par Berrard, Forestier, Legeay. Mais Pontorson étant à quinze kilomètres de ce point et l'armée royaliste progressant lentement dans un but de ravitaillement, l'engagement suivant n'eut lieu qu'en début d'après-midi. Bref accrochage entre éclaireurs des deux armées, ceci probablement sur la ligne droite liant Pontaubault à Pontorson. Cette fois Blancs et Bleus prirent peur.

Persuadés qu'ils avaient devant eux dix mille républicains dont les Mayençais vaincus à Entrammes et par conséquent pleins d'idées vengeresses les Vendéens s'arrêtèrent net. Malgré les exhortations de Marigny, d'Autichamp, Forestier, etc... ils refusèrent d'avancer. Un cri unanime sortit des poitrines : « Où est notre général ? Qu'il revienne à notre tête et nous saurons encore marcher à la victoire ». Pauline des Chevalleries a rapporté cette scène à laquelle elle assista. Ce témoignage est certainement fondé « (L'élite) toujours prête à marcher, pourvu que Stofflet ou La Rochejaquelein (fût) à (sa) tête... Personne n'allait à l'ennemi quand La Rochejaquelein n'était point à la tête de l'armée, et Stofflet, avec les drapeaux, à la tête de l'infanterie » écrit d'Obenheim. Environ « deux heures après » prévenu par une estafette le

généralissime arrivait. « Au même instant l'armée s'ébranla » raconte Pauline des Chevalleries. Emouvant instant. La Rochejaquelein vit « l'armée prosternée à ses pieds et porter son nom jusqu'aux nues, au moment où il donna l'ordre de marcher vers Pontorson » rapporte Forestier.

Les républicains s'étaient de leur côté préparés à l'attaque. Dès midi, voyant les Blancs s'avancer au-delà du Pontaubault qu'ils avaient repris à neuf heures, ils avaient envoyé des estafettes prévenir l'armée placée à Antrain. Vers deux heures, l'urgence de la situation leur apparaissait clairement. Voici une déclaration citée par Kléber et reproduite par Savary. C'est celle d'un officier du génie, témoin oculaire. « Après une reconnaissance faite le 18 dans laquelle j'avais vu les tirailleurs de l'armée catholique s'avancer, je revins à Pontorson; il était deux heures et demie. A peine arrivé, un chef d'escadron de chasseurs (c'était Lamur) vint dire au général (Tribout) qu'il était chargé par les rebelles et qu'il n'y avait pas un moment à perdre.

Aussitôt reçu cet avis, Tribout plaça son avant-garde un peu en avant de Pontorson, au village de Caugé « au-dessus d'un marais de quatre à cinq cents toises de largeur ». Les royalistes prirent position « sur la hauteur correspondante ». Les deux armées, distantes d'environ 1000 mètres, était donc séparées par une dépression formée d'un marécage de même largeur. Le plan le dit « praticable » ce que la suite des événements confirme à l'évidence. Mais dans quelles conditions ! L'orage venait d'éclater. « La pluie abondante... tombait ; le tonnerre, le canon, les éclairs, le feu de la fusillade... tout cela formait un ensemble à la fois effrayant et majestueux » rapporte Pauline des Chevalleries. « Pendant des heures (ma famille) resta exposée à une pluie torrentielle » écrit Talour. Il pleuvait énormément, donc. Et aussi, il avait beaucoup plu les jours précédents. On sait cela d'après Gibert. Le témoin souligne en effet que les « pluies continues » ayant considérablement grossi la Sélune, petite rivière près d'Avranches, il aurait été impossible de la traverser sans passer sur le pont du Pontaubault. Que dire alors du marais séparant les Blancs des Bleus un peu en avant de Pontorson ? Que penser de ce marécage situé dans cette dépression entre ces deux hauteurs ? C'est selon toute vraisemblance dans une véritable mare que durent patauger les Vendéens pour atteindre les lignes ennemies.

L'engagement commença entre trois et quatre heures de l'après-midi. A sept environ, comme nous le verrons, les troupes d'assaut royalistes attaquaient leurs adversaires à l'arme blanche. *Le feu dura donc plus de trois heures.* Feu d'artillerie puis de mousqueterie qu'il convient d'analyser avec soin. Voyons tout d'abord le tir des canons.

Plusieurs témoins républicains, Tribout, un officier du génie, le commissaire des guerres Jullien, l'agent du ministre des Affaires Etran-

gères affirment que le combat cessa «faute de munitions». Il s'agit évidemment des boulets et non des balles. La belle attitude d'un canonnier qui «ne cessa de servir sa pièce tant qu'il eut des munitions» et dont le souvenir se conserva dans le pays jusqu'en 1902 confirme le fait. Indications suspectes cependant : les témoignages émanent des vaincus et la tradition verbale est toujours fragile.

Mais les vainqueurs eux aussi confirment... par omission. Ils disent simplement qu'ils trouvèrent après la bataille «de très beau pain» ou encore une «prodigieuse quantité de munitions de bouche». Ces provisions, comme le souligne Lidove, étaient pour eux essentielles. Ce n'est pas pour rien qu'avant ce combat les auxiliaires battaient la campagne pour ravitailler l'armée. On s'explique donc que ces témoins s'attardent sur ce point. Ils mentionnent cependant les canons et même les «caissons» ou les «bagages militaires» gagnés dans cette victoire. Mais sur les boulets, rien ! Ce mutisme nous semble caractéristique : ils ne durent pas en récupérer beaucoup.

La tradition, recueillie par Ménard rapporte cependant que le canonnier «resta jusqu'au dernier moment». Ce passage donne l'impression qu'il tira à bout portant. Simple indice il est vrai mais qu'une indication de valeur vient singulièrement renforcer. «La canonnade du côté d'Avranches s'est fait entendre jusqu'à sept heures et demie du soir» écrivirent en effet les autorités de Saint-Lô, le 18 novembre à minuit. C'est le jour même de la bataille et cette ville est située à environ quatre vingts kilomètres de Pontorson, constatations qui donnent au renseignement une indéniable valeur. Il est même tout-à-fait probant : la canonnade dura jusqu'au corps à corps.

Les canonniers de Tribout envoyèrent donc pratiquement tous leurs boulets et ceci pendant plus de trois heures. Il les utilisèrent correctement puisqu'ils en manquèrent au moment précis où ils devenaient inutilisables : celui de l'assaut à l'arme blanche et de la nuit.

Conclusion : ils ne purent soutenir tout le temps la cadence initiale de leur tir, sinon il leur serait resté des boulets à la fin du combat. Un commandant d'artillerie ne peut laisser partir toutes ses munitions sans garder une certaine réserve. C'est logique. Au cours de cette période, les Bleus furent certainement contraints d'espacer leur tir. C'est sans doute à ce moment que les Blancs s'élançèrent dans le marais.

Première phase de tir au canon donc, caractérisée par un violent échange de boulets. «J'entendis une canonnade très vive» rapporte Poirier de Beauvais qui venait de quitter Avranches. «L'artillerie a été supérieurement servie» relate Tribout, bon témoin tant comme général que comme canonnier. Ménard pensait que cette période ne dura

« pas moins d'une heure ». Cette prudente présentation lui évite l'erreur mais elle ne nous semble pas assez forte pour représenter les faits. Le corps à corps se situant entre sept et sept heures et demie et la progression se chiffrant par minutes, l'assaut commença après six heures. Le combat ayant débuté avant quatre heures il est facile d'avoir par soustraction la durée approximative de cette période : plus de deux heures. On s'explique mieux que les Bleus aient épuisé tous leurs boulets, constatation qui vient singulièrement confirmer cette évaluation. Ainsi les Vendéens laissèrent-ils leurs adversaires tirer à loisir, puis voyant leur feu caractéristiquement se ralentir ils se ruèrent à l'assaut dans la dépression marécageuse.

Seconde phase de progression. Ménard décrit les royalistes s'avancant « des deux côtés de la route à travers les champs » et prenant « en flanc » les républicains. L'auteur s'est évidemment inspiré de la caractéristique prise en tenaille des Vendéens. Le plan prouve qu'à Pontorson ils utilisèrent la même tactique. Mais là point de buissons pour permettre de déborder facilement l'ennemi par les ailes comme à l'habitude. L'attaque a lieu en contrebas dans un marais inondé, sous les boulets de l'adversaire.

Les républicains portent probablement à plus de quatre le nombre de pièces situées en première ligne car c'est là qu'elles deviennent plus utiles que jamais. Mais ils ont sans doute quelques difficultés à les alimenter en continu : tout d'abord les caissons sont dans Pontorson donc pas très proches ; ensuite ils sont à présent presque vides puisque ce sera le cas au moment du corps à corps qui eut lieu dans les minutes suivantes.

C'est ainsi en effet qu'il faut chiffrer le temps mis par ces troupes de choc pour arriver à portée de fusil. Combien faut-il de minutes pour franchir un marais long de 1000 mètres à la course ? Dix ? Car les Vendéens ne marchent évidemment pas. Ils s'élancent en courant, se mettent à plat ventre dès qu'ils aperçoivent le feu de l'amorce, repartent une fois la décharge faite. La veuve de Lescure, le chevalier de Solilhac, Poirier de Beauvais, ont rapporté leur mépris des canons et leur manière de les prendre. En tête d'un des détachements, La Rochejaquelein c'est sûr, donnant l'exemple comme à Entrammes mais à pied certainement, contrairement à son habitude. Dirigeant un autre, Marigny, c'est bien possible, le chef à qui Bernier eut probablement des raisons d'en vouloir. Des hommes comme Forestier et d'Autichamp, toujours remarquables en tête ne pouvaient pas non plus se contenter d'attendre le résultat de cet assaut. Il fut donc très court et par conséquent les pertes faibles malgré la position très défavorable. En quelques instants les Blancs sont arrivés à portée de fusil.

Troisième phase à quelques centaines de mètres les uns des autres. « La mousqueterie a fait le feu le plus roulant » écrit Tribout. « Canonade très vive bientôt suivie d'une fusillade qui ne l'était pas moins » rapporte Poirier de Beauvais. Les Bleus avaient l'avantage de la position, Caugé, le village où était postée leur avant-garde se trouvant « au-dessus (du) marais ». Le fusil de l'époque était précis à cent mètres. Mais sa portée était évidemment supérieure, comme celle des cris d'ailleurs, détail bien sûr mais trop pittoresque pour ne pas lui accorder quelques lignes.

« (Ils jettent) de grands cris » écrit la veuve de Lescure. « Effet terrible sur (l'ennemi) » précise La Bouère. « Les cris et les hurlements qu'ils poussent... jettent l'effroi parmi nos troupes... cause de nos déroutes » lit-on dans un rapport républicain. « Leurs cris sauvages étaient capables, seuls, de répandre la terreur » note le juge Béthuis. En mars 1793, l'armée de la bourgeoisie bretonne à savoir la garde nationale avait par le simple effet dissuasif du canon maté la révolte de certains ruraux « qui quoiqu'armés de massue(s) ne (savaient) que pousser des cris menaçants ». En octobre 1793 l'aristocratie de l'Ouest avait amené sur les côtes de la Manche une insurrection vendéenne de même nature. On retrouve les mêmes cris mais dont la signification est cette fois bien plus redoutable. « Beaucoup de volontaires... effrayés d'avance de ce que... une mort certaine les attendait s'ils tombaient entre les mains des brigands » écrit l'adjudant-général Rouyer.

Les braves de Tribout cependant ne bronchèrent pas, continuant à tirer sans reculer d'un seul pouce. Mais les autres prirent la fuite. C'est à sept heures que commence la déroute républicaine. On a sur ce point les témoignages de Jullien et d'un officier du génie. Sept heures et demie écrit de son côté Tribout. C'est le moment précis où à Saint-Lô on cessa d'entendre tonner le canon, indication qui confirme bien. Les canonniers en sont donc au corps à corps et arrêtent de tirer. Mille soldats d'après Tribout prennent la fuite sans même avoir combattu. Sans doute s'agissait-il d'une partie des troupes entourant Pontorson. Les soldats placés derrière la rivière en sont mais sans problèmes. Les autres se ruent sur le pont. La nouvelle de cette bousculade de l'armée fit grand bruit à Saint-Malo. « Tribout paraît-il l'a rangée en Bataille avec le Couesnon à dos et un seul pont pour faire la retraite » écrira Leclerc Saint-Pré au ministre.

Jullien tentera en vain d'arrêter les fuyards sur la route de Dol. Les plus éperdus passeront Dinan pour se réfugier dans les Côtes-du-Nord « La cavalerie elle-même donnait l'exemple de la fuite la plus honteuse... Bientôt Tribout lui-même arriva désespéré d'avoir été si mal secondé ».

Cette conclusion du général est injuste envers les braves de son armée.

Après sept heures et demie, alors que la nuit tombait, eux, ils étaient restés. Bloqués par les Vendéens dont, comme on le voit sur le plan, un corps avait immédiatement verrouillé le pont, complètement cernés et abandonnés des leurs, quelques centaines de républicains résistèrent farouchement. Une partie de l'avant-garde vendit chèrement sa peau sur place sans lâcher un seul mètre de terrain. Elle fut, croyons-nous totalement exterminée. Une fraction du reste de l'armée se réfugia dans les maisons de Pontorson et elle y subit le même sort. Une autre tenta même de contre-attaquer après s'être reformée sur la route d'Antrain. Action illusoire. L'élite des Vendéens ayant enfoncé l'adversaire, la masse afflua. Vers huit heures et demie, alors que les derniers Bleus vivaient encore, trente mille Blancs au moins les entouraient. Nous allons tenter d'étudier autant qu'il est possible quelques circonstances de cette ultime période.

Quatrième phase, tout à l'honneur des Bleus autant que la précédente l'est à celui des Blancs. Cette extermination finale, lutte inégale à un contre cinquante fut un véritable holocauste. Elle mérite une analyse. Comme il n'y eut vraisemblablement pas de survivants côté Bleu on ne possède pour ce faire que les témoignages des Blancs ou les récits de tradition verbale, deux sources nécessairement partielles ou fragiles, donc à utiliser avec précaution. *Tentons cependant de développer quelque peu cette phase finale car c'est à elle que le plan publié est relatif.*

*

**

Evaluons tout d'abord *le temps mis par les plus opiniâtres républicains pour mourir*. Les allusions de certains témoins aux difficultés et à la longueur de cette bataille en concernant son ensemble dont la durée totale est évaluée entre trois et cinq heures. Elles rendent mal compte de cette période finale. Ces chroniqueurs n'y assistèrent pas. Un passage de Forestier qui y participa directement est beaucoup plus précieux « Mêlée de plus de cinq quarts d'heure... impossible d'entrer dans les détails... la nuit déroba... les traits de valeurs... et les mouvements réciproques des deux armées, qui se battirent d'ailleurs avec le plus grand acharnement ». Ces lignes se rapportent à cette phase finale. Les mots « mêlée » et « nuit » le prouvent à l'évidence. Mais le chef vendéen avoue ne pouvoir donner de vue d'ensemble. Le plan devrait y pourvoir encore faut-il le considérer avec un œil critique c'est-à-dire voir comme il a pu être établi. Forestier se dit également incapable de

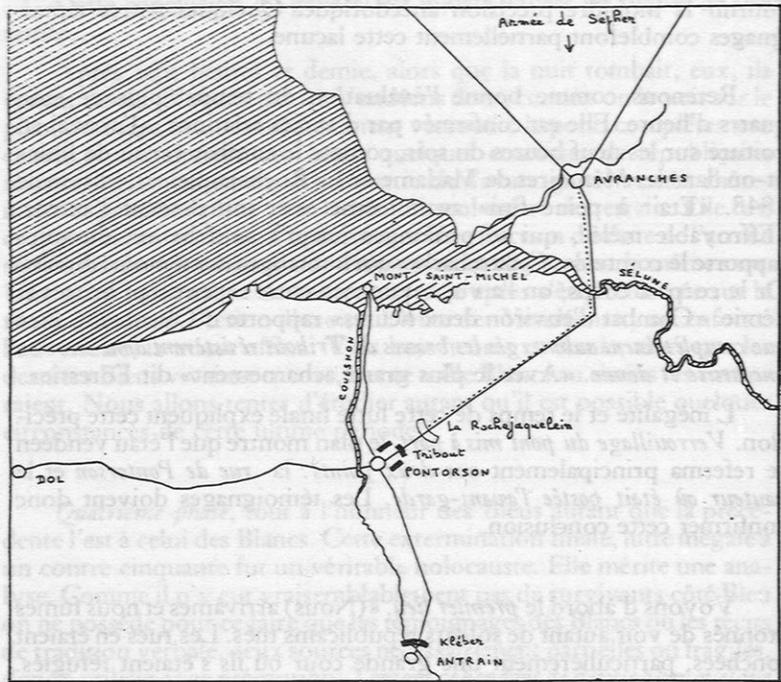
fournir la moindre précision anecdotique. Quelques autres témoignages combleront partiellement cette lacune.

Retenons comme bonne l'évaluation du temps: plus de cinq quarts d'heure. Elle est confirmée par d'autres relations. «J'arrivai en voiture sur les neuf heures du soir, comme le combat venait de finir» lit-on dans les Mémoires de Madame de La Rochejaquelein, édition de 1848. «Était à peine fini» avait même écrit initialement l'auteur. «Effroyable mêlée, qui se prolongea jusqu'à neuf heures du soir» rapporte le comte de Quatrebarbes qui interrogea des témoins directs. Or le corps à corps, on l'a vu, commença entre sept et sept heures et demie. «Combat d'environ deux heures» rapporte d'Obenheim. *Bien que complètement submergés les braves de Tribout résistèrent donc environ une heure et demie.* «Avec le plus grand acharnement» dit Forestier.

L'inégalité et le temps de cette lutte finale expliquent cette précision. *Verrouillage du pont mis à part*, le plan montre que l'étau vendéen se referma principalement sur deux points: la *rue de Pontorson* et la *hauteur où était postée l'avant-garde*. Les témoignages doivent donc confirmer cette conclusion.

Voyons d'abord le *premier lieu*. «(Nous) arrivâmes et nous fumes étonnés de voir autant de soldats républicains tués. Les rues en étaient jonchées, particulièrement une grande cour où ils s'étaient réfugiés. Des fenêtres d'une maison qui donnaient sur cette cour, on les tuait comme des mouches» rapporte Monnier. «(Les Bleus) furent chargés à la baïonnette dans les rues» lit-on dans les Mémoires de Madame de La Rochejaquelein. Le baron de Barante est sans doute à l'origine de cette précision. Le comte de Quatrebarbes et l'historien Beauchamp confirment. Ces auteurs s'appuyèrent on le sait sur des témoignages d'époque. Le dernier affirme que cette extermination eut lieu uniquement à l'arme blanche. Ce fut sûrement presque toujours le cas. Les témoignages sur la fin des canoniers «hachés» sur leurs pièces sont éloquentes. N'oublions pas non plus qu'il faisait nuit.

Penchons-nous maintenant sur le *second lieu*. «Ce corps (de troupes républicaines) croit devoir s'avancer... Il est repoussé jusqu'à l'entrée de la ville au débouché du chemin de traverse qui conduit à Antrain» écrit d'Obenheim. Ce passage est évidemment relatif à l'avant-garde de Tribout. Le témoin a tort. Ces Bleus ne reculèrent pratiquement pas. Ils furent complètement cernés *en avant de ce carrefour*, dans un champ compris entre la route d'Avranches à Pontorson et un chemin qui dans ce sens est sur la droite de cette voie. Les rectangles



figurant la position des Vendéens le prouvent, si toutefois à ce plan l'on accorde quelque valeur. A ce stade on est donc conduit à s'interroger sur la manière dont il fut dressé.

Les deux ingénieurs militaires qui en sont les auteurs soit firent partie de la troupe de Tribout, soit en interrogèrent les soldats. Ainsi purent-ils connaître la position des républicains. Ceci nous paraît évident. Mais comment arrivèrent-ils à placer les points d'attaque royalistes? Forestier lui-même, témoin direct de ce qu'il qualifie de «mêlée», confirmé d'ailleurs en cela par le comte des Quatrebarbes qui va jusqu'à la dire «effroyable» avoue être absolument incapable d'en donner une vue d'ensemble. Et il nous en donne les raisons lorsqu'il écrit: «la nuit déroba... les mouvements réciproques des deux armées». C'est logique. Alors? D'éventuels rescapés de cette élite républicaine auraient-ils renseigné les deux ingénieurs? C'est douteux. Car de toute manière ces témoins auraient été *encore moins bien placés* que Forestier pour connaître la position des royalistes. Et Poirier de Beauvais écrit

que les canonniers « furent presque tous tués ». En fait, l'affirmation concerne croyons-nous toute l'avant-garde cernée. Aucun des républicains capturés ne semble avoir échappé au massacre.

Le mot est de la veuve de Lescure dont le témoignage confirme étonnamment bien la carte. Relisons le passage en question de ses Mémoires originaux « Nous trouvons des troupes à Pontorson, Henri (de La Rochejaquelein) les bat à plate couture; il en fait un massacre énorme... comme le combat était à peine fini, on n'avait pas eu le temps de ranger les cadavres... dans un seul pré, à droite, il y en avait cent soixante ». Un pré à droite de la route? C'est bel et bien la portion de terrain délimitée sur la carte par la position des Vendéens. Et l'on arrive ainsi à une conclusion : ces morts qui ont frappé ce témoin royaliste *ont également servi aux deux ingénieurs républicains pour le lendemain du combat, dresser leur plan d'après l'emplacement des cadavres.*

Ce jour-là, le dénommé Louis Lesouchu secrétaire de la municipalité de Boucey, un hameau proche, était sur les lieux. « Je me suis transporté à Caugé... dans lequel fut le plus fort du combat, où j'ai fait inhumer plus de trois cents soldats républicains » écrit-il. Il y avait certainement aussi des cadavres sur la route elle-même. On fut obligé de les enlever pour faire passer les voitures qui arrivaient. Mais la majorité de l'avant-garde fut tuée dans ce pré à droite de la chaussée. Madame de La Rochejaquelein et les deux ingénieurs militaires se confirment très bien mutuellement.

Complètement enveloppés par plusieurs dizaines de milliers de royalistes, n'ayant plus la moindre chance de salut, ces quelques centaines de républicains vendirent chèrement leur peau. Une aussi héroïque résistance ne pouvait manquer de frapper les esprits. L'épisode se répéta de bouche en bouche tant côté Blanc que côté Bleu et le souvenir s'en conserva même jusqu'en 1902. On possède sur ce point les relations de Poirier de Beauvais, de Billard de Veaux, d'un émissaire républicain nommé Dringot et de l'historien Ménard qui recueillit en 1902 une anecdote de tradition verbale.

« Très grande bravoure », « frénésie plutôt qu'enthousiasme », « prodiges de valeur », telles sont les expressions employées par ces témoins Blancs ou Bleus pour rendre hommage à ces braves. Ils ne mentionnent tous que les canonniers. Ce détail nous porte à penser qu'au cours de l'assaut on porta effectivement à plus de quatre le nombre de pièces situées en première ligne. Dringot écrit que les Blancs les trompèrent en les abordant dans les ténèbres aux cris de *Vive la Nation! Vive la République!* Quoiqu'il en soit, ces hommes furent

« presque tous », « hachés » sur leurs pièces. Billard de Veaux écrit qu'on leur laissa une chance en les sommant de crier *Vive le Roi!* L'anecdote recueillie par Ménard tend à confirmer l'affirmation. Ces deux sources en se complétant lui donnent un certain poids et c'était d'ailleurs là souvent l'usage: la mort pour un *Vive la République*, la vie pour un *Vive le Roi*.

Elle nous laisse cependant sceptique, nous l'avouons. A Pontorson, ayant trois à quatre jours auparavant vu mourir à Granville beaucoup de leurs compagnons, excédés d'en voir d'autres teinter le marais de leur sang, furieux d'avoir ainsi pataugé dans l'eau sous le feu, entraînés par le cruel Marigny, considérant que cette percée pour le retour en Vendée était indispensable, croyant avoir affaire aux fameux Mayençais, les Blancs n'étaient pas dans les meilleures dispositions pour faire grâce. Sans doute y eut-il quelques exemples de cette clémence sous conditions. Ce fut le cas au cours de la campagne mais *lorsque les Vendéens étaient de sang-froid*. Dans la nuit du 18 novembre 1793, un aussi pur, humain, prestigieux et respecté personnage que La Rochejaquelein arriva-t-il à la rendre aux quelques hommes qui l'entouraient. Lui et peut-être quelques autres chefs peuvent avoir été à l'origine de quelques beaux actes qui ne manquèrent évidemment pas d'être rapportés. Mais selon toute vraisemblance la quasi-totalité des Vendéens ne fit pas de quartier. Créteineau-Joly si douteux sur beaucoup de points a cette fois sans doute raison d'écrire « On se battit... sans faire de prisonniers ».

Disons enfin quelques mots sur *un troisième pôle de résistance*. Des Bleus, ceux sans doute désignés sur le plan sous le nom de colonne de droite arrivèrent à faire rétrograder leurs adversaires. Puis plus tard, ils contre attaquèrent. Cette action se place certainement après neuf heures puisque « quelques pelotons de Vendéens étaient (déjà) dans la ville » et que les autres « (croyant) l'affaire finie (et) s'étant mis en colonne pour (y) entrer furent bien étonnés de se voir attaqués sur leur flanc gauche ». Les républicains formant une ligne derrière les haies « (bordant) la route d'Avranches à Pontorson » les royalistes se retranchèrent derrière les buissons garnissant le côté opposé. « Nos troupes hésitant à traverser la route alors éclairée par la lune » écrit Poirier de Beauvais qui les y poussait. La présence de La Rochejaquelein ranima les énergies et les Vendéens délogèrent leurs adversaires. C'est sans doute cette tardive fusillade « au clair de lune » que mentionne Gibert. Louis Brard y vit Forestier exhorter les paysans.

Quoiqu'il en soit « cette troupe républicaine... à la faveur de la nuit, fit sa retraite par Antrain sans être poursuivie ». Jullien y soupçonnera

judicieusement qu'elle avait pris cette direction. « Une de nos colonnes a dû se replier sur Antrain. Donnez-nous-en des nouvelles et renvoyez la » écrira-t-il au général qui y commandait. Il s'agissait d'un détachement du 77^e Régiment d'après Savary. Delarue évalue ces rescapés à quatre cents hommes, chiffre sans doute proche de la vérité. Les prenant pour les Vendéens, les deux bataillons que Kléber avait postés sur les hauteurs dominant le Couesnon les auraient accueillis vers minuit par une fusillade nourrie. C'est du moins ce que rapporte une tradition recueillie par l'auteur.

*
**

Quelles furent les pertes de part et d'autre? Tribout évalue les siennes à cent soldats. Leclerc Saint-Pré, alors à Saint-Malo va jusqu'à deux ou trois cents. C'est encore sous-estimé. « Trois cents » d'après Kléber. « Plus de trois cents » à Caugé écrit ce Lesouchu qui aida à les inhumer. Plus tard, il évalua entre *mille et mille deux cents hommes* les pertes globales de Tribout. Cette imprécision et le fait qu'il désigne Caugé comme lieu « le plus fort du combat » rendent cette indication suspecte. Mais ce témoin était indéniablement fort bien placé. Des républicains tombèrent ailleurs qu'en cet endroit, dans Pontorson même et autre part, c'est certain. Mille soldats prirent la fuite sans avoir combattu. Mais les deux mille autres? Quatre cents filèrent vers Antrain. Le reste put-il passer le pont sur le Couesnon avant qu'il ne soit verrouillé par les Vendéens comme le montre bien le plan? Tribout perdit-il dans cette bataille plus du tiers de son armée?

Quoiqu'il en soit ses pertes furent très sévères. On s'explique que les Vendéens en soient restés frappés « Massacre énorme... on ne voyait que morts » écrit la veuve de Lescure. « Nous fûmes étonnés de voir autant de républicains tués. Les rues en étaient jonchées » relate Monnier. « Chemin jonché de morts » rapporte Mademoiselle des Chevaleries « carnage épouvantable de républicains » dit Billard de Veaux.

Ces témoins sont plus discrets sur leurs propres pertes. Les renseignements sont très rares sur ce point. « Quelques soldats royalistes perdirent la vie dans cette affaire » dit simplement l'auteur précédent ajoutant qu'aucun de leurs officiers ne fut tué. C'est vrai. Mais l'un d'eux y fut mortellement blessé. Il s'agit de Forest « atteint de deux balles à la poitrine ». Les Blancs ne peuvent avoir gagné cette si longue et difficile bataille sans laisser aussi des leurs sur le terrain. La progression sous le feu dans le marécage, la farouche résistance des derniers Bleus en font foi. Combien de Vendéens tombèrent à Pontorson?

Plusieurs dizaines c'est sûr. Une centaine d'après Deniau qui cite un document des Archives nationales. Plus sans doute si Tribout laissa mille soldats sur le terrain. Mais la rapidité de la progression dans le marais, l'énorme supériorité dans le corps à corps, la ruse des cris *Vive la Nation* si l'on en croit ce Dringot conduisent à restreindre. L'indication de Tribout « La perte de l'ennemi est de quinze à dix huit cents hommes » ne vaut évidemment rien du tout. On enterra tous ces cadavres de Bleus et de Blancs dans de grandes fosses communes dont l'historien Ménard donne les emplacements.

*

**

Voyons maintenant les responsabilités de Tribout. Dès que l'armée républicaine se débanda on commenta à Saint-Malo la tactique de son chef qui l'avait ainsi « rangée en Bataille avec le Couesnon à dos ». Le « paraît-il » accompagnant la nouvelle prouve qu'elle se répandit très vite dans la ville. Indication intéressante puisqu'elle rend compte d'un avis général et d'époque. La source étant indirecte, parions cependant que les plus rapides à la donner furent ceux qui ne combattirent point. Cette autre opinion mérite déjà plus d'attention « La défaite de Pontorson tient au défaut d'ensemble et à des défauts de position ». Elle émane en effet d'un officier du génie qui était sur les lieux lors du combat. Mais c'est évidemment le jugement de Kléber qui a le plus de poids : « Il est certain que si, au lieu de se porter contre toutes les règles de la guerre, en avant du pont de l'étang, Tribout se fût contenté de défendre ce défilé il aurait arrêté l'ennemi, nous eût donné le temps de nous mettre en mesure avec lui, et l'armée catholique n'avait plus pour retraite que la grève du Mont Saint-Michel ».

L'autorité du témoin est considérable. La Sélune, petite rivière proche d'Avranches, étant infranchissable à cause des pluies qui avaient grossi son cours comme le souligne Monnier, le Couesnon l'était certainement aussi. Certaines expressions de Kléber méritent cependant d'être éclaircies et commentées. Quel « étang » ? Quel « défilé » ? Son chef d'état-major Savary qui deviendra plus tard adjudant-général précise « un défilé de dix-huit pieds de largeur qu'il était impossible de tourner ». Le mot « pont » est indéniablement utilisé par Kléber. Le reste doit donc avoir une signification qui y est liée. *La route de Dol après le Couesnon aurait-elle alors formé chaussée dominant un étang ?* Ménard l'a pensé mais il semble bien s'être inspiré des deux auteurs précédents. Avant d'en faire autant, il convient de réfléchir.

Quel degré de fraîcheur accorder à leur témoignage ? Kléber a écrit en 1794, Savary vers 1824. Si les souvenirs du second pouvaient

ne plus être très nets il est impossible que ceci ait été le cas pour son chef. Mais un point est sûr : ni l'un, ni l'autre n'ont participé au combat. Ont-ils vus de leurs propres yeux les lieux de l'action ? Selon toute vraisemblance, non. Derrière le Couesnon y avait-il réellement un « défilé » et un « étang » ? De qui ces grands témoins tenaient-ils leurs informations ? Des vaincus de Pontorson évidemment. Restons prudents donc, ces hommes peuvent avoir été trop hâtivement portés à juger défavorablement leur chef.

Tribout vaincu, on le critiqua très vite. C'est humain. Quand il y a désastre on se hâte souvent de désigner les responsables. Mauvaise stratégie, dit-on. Mais alors si elle était aussi défavorable qu'on le souligne *après la bataille* se peut-il qu'*avant le combat* aucun officier républicain ne s'en soit aperçu ? Le général sans-culotte n'était tout de même pas seul et la Révolution a révélé d'excellents stratèges : Vergnes, Hoche, Kléber. Se peut-il qu'il n'y en ait eu aucun dans son état-major ? Jullien dit le général « mou de caractère... sans fermeté... avide de conseils et docile à les suivre ». C'est le portrait d'un homme influençable tout prêt à tenir compte des avis de ses subalternes. Si sa faute était si claire, si limpide, si flagrante est-il possible qu'aucun officier d'une armée de trois mille hommes ne s'en soit rendu compte ? Est-il possible que l'on ait, sans rien lui dire, aussi aisément acceptée ? On reste perplexe.

Les allusions de Kléber si elles sont fondées, son « étang » et son « défilé » tendent à montrer que la rive gauche du Couesnon était pour le moins inondée. Point bas par conséquent, excepté une nécessaire chaussée. La ville de Pontorson par contre ne pouvait qu'être sur une hauteur. C'est évident. Et le plan montre clairement que les premières maisons étaient très proches de la rivière. En s'y abritant, les Vendéens auraient donc pu l'approcher de près. Les Blancs sur une hauteur munie de magnifiques abris, les Bleus dans une dépression nue et marécageuse, *est-ce là une position à l'avantage de ces derniers même avec une rivière les séparant ?*

A Antrain, elle était identique. On le sait par Kléber chargé de défendre cette ville. « Aussitôt qu'on apprit cet échec (de Pontorson) les généraux se réunirent... Je fus indigné de la manière dont Muller avait établi ses troupes sur le Couesnon. Je crus devoir changer ces dispositions sans en prévenir ce général. En effet, quoique ces postes eussent derrière eux des positions en amphithéâtres... les bataillons étaient établis dans les fonds et les marais, parallèlement à la rivière, en sorte qu'ils auraient pu être écrasés à coups de pierre des hauteurs de la rive opposée. J'établis des postes partout où la rivière paraissait guéable ». L'analogie entre Pontorson et Antrain vient alors à l'esprit. De la

rive droite du Couesnon les Vendéens n'auraient-ils pas pu là aussi écraser Tribout «à coup de pierres»? Ne la jetons donc pas trop vite au général vaincu.

A Caugé il plaça son avant-garde «au-dessus d'un marais» d'environ 1000 x 1000 mètres «praticable» certes mais assurément très inondé. Les indications des témoins royalistes: «pluie abondante», «pluie torrentielle», «pluies continuelles» en font foi. Relisons Soyler «Les Vendéens n'avaient pour arriver aux républicains que la seule chaussée de la route, qui est pratiquée dans le marais». C'est éloquent. Voyons Monnier «La chaussée de l'étang fait la grande route (d'Avranches à Pontorson)». C'est encore plus suggestif. Tribout avait donc placé son avant-garde sur une hauteur dominant une immense inondation.

Mais pourquoi ne pas y avoir posté plus de soldats? C'est que le général avait sans aucun doute entendu parler des Vendéens et de leur manière caractéristique d'attaquer: l'assaut frontal avec débordement par les ailes. Ainsi agirent-ils chez eux, à Ernée, à Fougères, etc... Relisons Billard de Veaux «Cette tactique familière aux insurgés est insoutenable pour une armée de ligne qui, à défaut de connaissances assez locales et pour couvrir son matériel est obligée de se former en bataillon carré... dès que la moindre hésitation se manifeste elle est perdue, l'insurgé ne lui laissant qu'un étroit défilé pour se retirer, l'écrase à son passage s'il ne fait plus». Ces lignes ne sont pas nommément particulières à la bataille de Pontorson mais on se demande si leur auteur ne s'en est pas inspiré tant elles peignent parfaitement ce combat.

On a très sévèrement jugé Tribout. Kléber tout d'abord. «La réputation de sans-culottisme de Tribout lui tenait lieu de talents militaires. Dans cette circonstance, comme dans tant d'autres, l'ignorance et l'impéritie l'emportèrent sur le talent et la justice». Jullien ensuite «Tribout n'a pas cette activité ni cette réunion de connaissances militaires... si nécessaires à un général... qui doit tout surveiller, tout connaître par lui-même... Il n'a point la confiance du soldat, qui ne voit en lui aucune des qualités ni aucun des talents qu'un général doit avoir... Aussi ne pourrai-je me résoudre à provoquer la destitution de Tribout quoique je sente et son incapacité et le peu de confiance qu'il inspire» (67).

Jugements de valeur et ce qui est encore plus précieux, pour des raisons plus ou moins politiques, contradictoires. L'un accable sans ménagement; l'autre défend mais assez mollement. Tous deux écrivent après la bataille. Evaluons donc le sang-froid de ces juges. Kléber l'accusateur manque de sérénité. Jullien l'avocat est plus calme mais il se base sur les avis passionnés des vaincus évidemment peu portés à

bénir leur général. Aucun de ces deux témoins ne vit, croyons-nous, directement les lieux. Avant de porter un jugement définitif sur Tribout, restons donc encore prudent. Mais on peut cependant être affirmatif sur un point : c'est qu'il n'avait certainement pas la dimension d'un Kléber.

Le grand général aurait placé cette troupe derrière le Couesnon. Eut-il ainsi arrêté les Vendéens ? C'est probable. Car le témoignage de Kléber est en réalité confirmé par deux sources.

L'examen du plan tout d'abord est déjà éloquent. Sur la rive gauche du Couesnon, les deux ingénieurs ont figuré une ligne de buissons successivement occupée par les Bleus puis par les Blancs. Cette position est déjà *en elle-même* probante : on se poste sur une hauteur. L'analogie avec une autre ligne à l'autre extrémité du plan et d'où partirent les Vendéens *vient renforcer* cette conclusion : on sait en effet, d'après les témoignages qu'elle représentait de l'autre côté du marais la « hauteur correspondante » à celle de Caugé. Cette ligne *pour ces deux raisons* représente donc une hauteur. Elle est située d'un côté de la route de Dol. De l'autre, l'élévation est sans doute moindre mais des troupes s'y trouvent aussi postées et cet endroit ne peut donc avoir été inondé. Sur la route, il y a deux canons légèrement en plus proches du Couesnon. *Cette ligne de troupes de publicains ou vendéennes et d'artillerie parallèle à la rivière représente donc une élévation de terrain.*

L'étang de Kléber, c'est sans doute la zone comprise entre les deux et qui aurait été inondée. Le Couesnon devait en fait déborder de son lit. L'analogie avec Antrain où selon Kléber, nous l'avons déjà dit, des positions en amphithéâtres dominaient des marais bordant la même rivière doit être soulignée. *Le « défilé » de Kléber et de Savary c'est sans doute la chaussée sinueuse joignant le port à la véritable route, rectiligne sur le plan, de Dol.* On voit que les Vendéens se postèrent très bien pour le dominer.

Le témoignage de d'Obenheim ensuite est pratiquement probant. Ce distingué officier du génie avait beaucoup de bon sens : ses mémoires le prouvent. Il possédait aussi la formation nécessaire pour porter un jugement valable : ce n'est pas pour rien que les Vendéens le nommèrent commandant en chef du génie. Il était fort bien placé pour donner son opinion sur la défense de Pontorson : non seulement il vit de ses propres yeux les lieux mais il était avec les Blancs lors du combat. Il put donc évaluer leur valeur et leurs possibilités mais aussi leurs limites. Or, il écrit « Si ce corps (de Tribout) avec son artillerie, s'était tenu de l'autre côté du pont, les Vendéens n'auraient pu dépasser Pontorson... La manœuvre de ce corps est réellement difficile à concevoir ».

Voici donc Tribout définitivement cloué au pilori de l'histoire. Les témoignages réunis de Kléber et d'Obenheim l'accablent en effet sans contredit. L'opinion de Jullien qui est pourtant bien disposé à son égard est une preuve supplémentaire de son incapacité. Nous en avons déjà cité quelques extraits. Les circonstances de sa carrière ne témoignent pas non plus en sa faveur. Tambour-major au 2^e bataillon de la Seine-Inférieure, il en avait été élu à l'unanimité lieutenant-colonel en second vers la fin de l'année 1792. Devenu général, chargé du commandement de Brest, il en fut destitué le 28 septembre 1794 par le représentant du peuple Boursault comme «homme inepte, sans talent, sans expérience, hors d'état de commander en chef». Il avait alors réclamé. Mais le Comité de Salut-Public avait jugé «qu'il n'y avait pas lieu à délibérer, le citoyen Tribout ayant passé du grade de tambour-major à celui de général de division avec une rapidité qui ne lui avait pas permis d'acquérir les connaissances nécessaires dans aucun grade intermédiaire». C'est Chassin qui en 1894 donnait déjà ces détails. L'auteur avouait n'avoir pu trouver dans son dossier aux Archives de la Guerre comment Tribout était passé général de brigade puis de division. En 1903, Léon Hennet ne fit certainement pas mieux puisque dans son *État militaire de France pour l'année 1793* il ne mentionne pas ce personnage. Ce n'est donc pas dans son dossier qu'on peut espérer trouver la solution de cette petite énigme. Mais une lettre d'époque datée de Saint-Malo nous renseigne: Tribout aurait été promu par le représentant du peuple Pocholle.

Incapacité sûre du général, position de ses troupes pas idéale du tout, défaut certain de munitions, indéniable supériorité numérique des Vendéens telles sont les causes de cette défaite républicaine. Mais est-ce là tout? Les Bleus avaient des atouts, la difficulté de la bataille le prouvé. «Combat... long et meurtrier», «action très vive et longue», «combat opiniâtre» ont rapporté les témoins. Voyons ces cartes.

Ces régiments que ce soient le 77^e, 106^e ou autres comptaient d'héroïques combattants: beaucoup se firent tuer sur place. Quant à la formation en hérisson elle était rendue nécessaire par la tactique vendéenne. On a reproché à Tribout de servir la principale batterie: c'était donner l'exemple du courage. En face, le si célèbre La Rochejaquelein était comme à son habitude sûrement lui aussi en tête de ses troupes. On l'a accablé pour sa stratégie lamentable. Était-ce pure folie de dominer ainsi de son tir un immense marais très inondé? Peut-être eût-il arrêté ainsi une armée ordinaire? C'était compter sans la valeur militaire de l'élite vendéenne conduite par un chef prestigieux.

«On n'a jamais vu de meilleurs tirailleurs» écrira d'Obenheim. Elle s'ébranla dès que son généralissime arriva sur les lieux «La Rochejaquelein était d'une valeur brillante et conduisait très bien une action»

écrivit Kléber. Celle de Pontorson mérite une mention spéciale. «Ce passage des Vendéens est une de leurs plus belles actions militaires» rapportera Soyer. «Les Royalistes animés par l'exemple de leur général, qui se surpassa(it) lui-même dans cette occasion entrèrent victorieux à Pontorson» relate Pauline des Chevalleries. La tactique vendéenne est connue: c'est le débordement par les ailes derrière les buissons. Mais à Pontorson point de haies ni d'abris. La progression a lieu en terrain découvert, pendant environ mille mètres et en contrebas, dans un marécage inondé par des pluies continues.

C'est cette phase qui fut la plus difficile pour ces braves royalistes. «Quand ils marchent sur une batterie, lorsqu'ils voyent la mèche approcher de l'amorce, ils se jettent à terre. La décharge faite, ils courent sur la batterie... C'est l'artillerie qui les effraie le moins. Ils disent que *cela ne fait que du bruit*» écrivait le chevalier de Solilhac. Nous n'avons pu résister au plaisir de citer ce témoignage, à notre connaissance inédit, pour illustrer cette course. Mais cette ruée dans les hurlements n'effraya nullement l'avant-garde de Tribout. *C'est le corps à corps qui fut le plus pénible pour ces braves républicains.* «Quoique dénués de tout espoir de vaincre et en déroute, l'on ne fit pas un seul prisonnier qui voulut rendre ses armes. Les traits de chevaux coupés, les canonnières, abandonnés par les soldats du train aimaient mieux se faire hacher sur leurs pièces que de crier Vive le Roi!» a écrit Billard de Veaux. Le courage de ce corps doit être souligné car en des circonstances ultérieures il sera aussi remarqué. «Les nôtres reconnurent les patriotes ils en massacrèrent beaucoup sur les pièces» écrit Madame de La Rochejaquelein. C'est par ces citations que nous rendrons hommage aux soldats qui dans les deux partis firent le sacrifice de leur vie.

*
**

Etant absolument incompetent dans le domaine militaire nous ne nous sentons pas le droit de blâmer Tribout, mort sans défense de surcroît. Etre son avocat est plus tentant.

Mais la charge est lourde. Nous nous en tirerons par une constatation: ce n'est pas lui mais la France révolutionnaire de 1793 qu'il faut juger. L'Europe monarchique coalisée l'accablait aux frontières. La contre-révolution la minait à l'intérieur. Dans ces conditions elle attribua vite les grades, faisant surtout confiance aux opinions politiques. Elle en fut blâmée. On a déjà vu l'opinion de Kléber sur ce point. Voici maintenant celle de Leclerc Saint-Pré agent en mission à Saint-Malo, dans une lettre qu'il écrivit au ministre des Affaires Etrangères deux jours après la bataille de Pontorson.

«Tribout... était tambour major à Saint-Servan... bon patriote d'ailleurs à ce qu'il paraît... le général d'ici est à peu près le second homme et de la même force du dernier, aussi je ne dors pas tranquille quoique Saint-Malo par sa position et ses fortifications puisse être regardé comme une des plus fortes places de la république et une des plus imposantes. ...C'est le citoyen Pocholle représentant du peuple qui dans les proclamations se plaint tous les jours de l'ineptie des généraux et qui lui-même fait choix de ceux-là, qui sont la fable et la risée du plus petit individu. Celui qui est commandant ici se nomme Cadenne. Il était ci-devant brigadier des devoirs (sic) à Cancale, puis gendarme par la révolution, puis général par Pocholle et commandant de l'importante place de Saint-Malo. Son patriotisme n'est pas à l'abri de toute reproche... il est du même calibre en connaissance que le citoyen Tribout qui passe vraiment pour un bon patriote mais Cadenne n'a pas à beaucoup près la même réputation de civisme que Tribout».

Comme Kléber, le témoin se moque de l'incompétence des généraux sans-culottes. Il a raison. C'est voir cependant les événements de 1793 par le petit bout de la lorgnette. Lorsque les Vendéens étaient à Dol, Cadenne qui commandait la force armée à Saint-Malo était-il royaliste? Officier de gendarmerie en mars 1793, il avait été le principal appui de Lalligand-Morillon l'agent du Comité de Sûreté Générale chargé de démanteler le complot contre-révolutionnaire du marquis de La Rouërie. A cette époque, il était certainement républicain. Mais huit mois plus tard, en novembre, il avait eu le temps de changer.

Certains indices tendent en effet à montrer qu'il était sous la coupe de l'intelligent lieutenant-colonel du génie Damar Létang. Voici en effet ce que Donzé-Verteuil successeur de Leclerc Saint-Pré écrivait le 12 décembre au ministre «... le général de brigade Cadenne... trop minutieux, trop peu instruit, prêt à prendre de bons conseils et à les suivre, il serait mené, se troublerait peut-être. Mais somme toute, le reste allant bien, il s'en tirerait, pourvu que le commandant temporaire Létang, bon officier du génie fut son meneur principal et il n'y répugnerait pas». Damar Létang démissionnera de la première commission militaire destinée à fusiller les Vendéens. C'est normal. Il était royaliste. On en a la preuve absolue. En juin, il avait fourni à un agent du gouvernement britannique le descriptif des fortifications malouines le plus précis qui ait jamais existé. Oui. Lorsque les Vendéens étaient près de Saint-Malo le commandant temporaire de cette ville était de leur parti. Il ne pouvait donc les exécuter. Le général Cadenne qui y commandait la force armée l'imitera. Considérations humanitaires, influence de Damar Létang qu'il respectait comme le fera plus tard le représentant du peuple Lecarpentier, ou royalisme caché comme tendent à le montrer les soupçons des habitants? On ne sait. Mais cet

exemple prouve les problèmes politiques de l'époque.

Tribout lui était un patriote sûr. A Saint-Malo personne n'avait le moindre doute sur ce point. A défaut de talents militaires, constatons qu'il montrera une certaine perspicacité : en août, il accusera ouvertement le maréchal de Baudre qui commandait aussi dans cette ville. Long pamphlet intitulé : *le coup manqué ou les perfidies du général Baudre concertées avec les administrations de Dinan mise à découvert*. Cet imprimé est surtout relatif aux événements du Fédéralisme. Mais de Baudre fut lui aussi impliqué dans le complot visant à livrer Saint-Malo à l'Angleterre. Non. En 1793 les problèmes n'étaient pas simples. On comprend donc que le commissaire des guerres Jullien n'ait pu après Pontorson se résoudre à révoquer Tribout. Voici la raison qu'il en donna au Comité du Salut Public.

« Tribout est essentiellement patriote, et quoique le patriotisme soit loin de suffire dans la place qu'il occupe, nous avons tant de scélérats, imbéciles ou instruits, qui commandent nos armées et nous trahissent ou nous perdent par leur stupide ignorance ou par leur intelligence criminelle, qu'un vrai sans-culotte avide de conseils et docile à les suivre, quoique sans moyens par lui-même, est précieux à conserver. Aussi ne pourrai-je me résoudre à provoquer la destitution de Tribout, quoique je sente, et son incapacité et le peu de confiance qu'il inspire ; mais je tâcherai d'y suppléer en le dirigeant et l'entourant de bons officiers... ». Les exemples précédents, celui de Damar Létang et peut-être aussi celui de Cadenne, semblent coulés en moule pour illustrer cette opinion caractérisant bien les problèmes du Comité de Salut Public en 1793.

« ... En l'entourant de bons officiers... ». Malheureusement pour les Bleus, à Pontorson Kléber n'en était pas. En se plaçant derrière le Couesnon ce dernier eut-il arrêté La Rochejacquelein ? C'est probable. Ce n'est pas rabaisser cette si pure et prestigieuse figure que de le constater. Nous avons déjà beaucoup évoqué Tribout. Nous aimerions en faire autant et même plus pour le généralissime vendéen. Malheureusement il est déjà beaucoup trop connu pour trouver du neuf à son sujet. Le baron de La Tousche d'Avrigny a passé une partie de sa vie à le célébrer et il a eu raison. Nous nous excusons donc de réciter à son sujet l'opinion connue de Napoléon à Saint-Hélène « Henri de La Rochejacquelein n'avait que vingt et un ans. Qui sait ce qu'il fût devenu ! » C'est une redite. Oui. Qui sait. Bien peu de généralissimes ont eu le privilège de voir une « armée » prosternée à (leurs) pieds, et porter (leur) nom jusqu'aux nues » après avoir donné un ordre de retraite. Il fallait pour cela le formidable prestige de ce jeune homme. « Valeur brillante » reconnaîtra Kléber. Nous avons presque honte d'en avoir tant dit sur Tribout et si peu sur lui. Tant pis. C'est surtout un

combat que nous avons voulu analyser.

Sur la bataille de Pontorson aussi on a écrit. En 1855, Duchemin des Cépeaux rapportait que l'intrépidité des recrues faites par les Vendéens à Laval et Fougères y avait été remarquée. Manquant d'autres sources pour confirmer ce renseignement on en ignore la valeur. En 1924, s'inspirant sans doute de cette donnée, le lieutenant-colonel Henri de Malleray, bon historien militaire des guerres de Vendée, réduisait ce combat à sa plus simple expression. « Tribout sort..., traverse Pontorson... et arrive jusqu'à Pontaubault. Jean Chouan en sort, la bouscule sur Pontorson... ». Version fautive, utilisée et déjà dangereusement imagée quelques années plus tard. En 1929-30 le solide historien Dubreuil réduisait à ces deux lignes la défaite des Républicains « Tribout... s'avança vers Pontaubault. Soudain Jean Chouan en déboucha et le refoula en désordre sur Pontorson ». C'est encore plus mauvais. Certes tout n'est pas dit sur cette bataille, mais elle méritait tout de même mieux.

J.-C. MÉNÈS.

SOURCES PRINCIPALES

Sources manuscrites

Archives Nationales, AF II 276, AF II 110. — Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Série M. et D., France 325, 328 et 623. — Archives Départementales d'Ille-et-Vilaine série L. — Public Record Office WO1 391. — Archives du Service Historique des Armées. Dossier 3940.

Sources imprimées

J.-J.-M. SAVARY, *Guerre des Vendéens et des Chouans contre la République*, Paris, 1824-27, tome II; H. BAGUENIER DESORMEAUX, *Mémoires et Documents concernant les Guerres de la Vendée*, Angers, 1896; V. MENARD, *Les Vendéens dans le département de la Manche*, Avranches, 1902; E. LOCKROY, *Une mission en Vendée*, Paris, 1893; Ch.-L. CHASSIN, *La Vendée Patriote et La préparation de la Guerre de Vendée*, Mayenne, 1973; F. GRILLE, *La Vendée en 1793*, Paris, 1852, tome II; POIRIER DE BEAUVAIS, *Mémoires*, Paris, 1893; L. MONNIER, *Mémoires sur la Guerre de la Vendée publiés par F. Deniau*, Angers, 1894; C. PETITFRÈRE, *Les Vendéens d'Anjou*, Paris, 1981; BILLARD DE VEAUX, *Bréviaire du Vendéen*, Paris, 1838, tome I; (FORESTIER), *Guerre de la Vendée*, Nantes, 1977; (TALOUR), *Un Vendéen sous la Terreur*, Paris, 1910; A. DE COURSON, *Une jeune fille à l'Armée Vendéenne*, La Vendée Historique,

1904-1905; MADAME DE LA ROCHEJAQUELEIN, *Mémoires*, Paris, 1848, 1889; J. DUCHEMIN DES CEPEAUX, *Souvenirs de la Chouannerie*, Paris, 1855; PONTBRIAND, *Mémoires du colonel de Pontbriand sur les guerres de la Chouannerie*, Paris, 1897; F. DENIAU, *Histoire de la Guerre de la Vendée*, Angers, 1906-1911; F. UZUREAU, *Notes de Mgr Bernier, évêque d'Orléans sur l'histoire de la Vendée*, L'Anjou Historique, 1903; *Notes de M. Jean Soyer sur les guerres de Vendée*, Andegaviana, 1905, III; P. DELARUE, *Nos ancêtres pendant la Révolution. Antrain et ses environs*. Dactylographié, 1919. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, cote 1 F 1719; COMTE DE QUATREBARBES, *Une paroisse vendéenne sous la Terreur*, Rennes, 1980; A. DE BEAUCHAMP, *Histoire de la guerre de Vendée et des Chouans*, Paris, 1807, tome II; CRETINEAU-JOLY, *Histoire de la Vendée militaire*, Paris, 1865, tome I; H. CHARDON, *Les Vendéens dans la Sarthe*, Mayenne, 1976, tome I; E. BOSSARD et le Mis d'ELBÉE, *La première histoire des guerres de la Vendée*, Revue des Facultés catholiques de l'Ouest, Angers-Paris, 1904-1905; *Rapport d'un officier de Boishardy*, Mém. Soc. Em. C.-du-N., 1977; LIDOVE, *Les Vendéens de 93*, Paris, 1971; R. DUPUY, *La Garde Nationale et les débuts de la Révolution en Ille-et-Vilaine*, Paris, 1972; B.-A. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ, *Terreur et terroristes à Rennes*, Mayenne, 1974; L. HENNET, *État militaire de France pour l'année 1793*, Paris, 1903; Baron de LA TOUSCHE D'AVRIGNY, *Monsieur Henri*, Paris, 1948 et *Les Amis de Henri de La Rochejaquelein*, cahiers d'études et de documentation historiques; Th. LEMAS, *Les commissions militaires révolutionnaires dans l'Ille-et-Vilaine en 1793-1794*, Paris (1893); H. DE MALLERAY, *Les cinq Vendéens*, Paris, 1924; L. DUBREUIL, *Histoires des Insurrections de l'Ouest*, Paris, 1924; Colonel J. BARREAU, *La Bataille du Couesnon vue du côté républicain*, Revue du Souvenir Vendéen, 1980. H. BOURGEOIS, dans *La Vendée historique*, 1905.

du port de Saint-Malo, l'ouvrage le plus représentatif pour cette période et cette région étant celui d'Anne Morel sur «La guerre de course à Saint-Malo, 1481-1713» (3).

Ces affirmations relatives à la branche chronologique et aux zones étudiées sont toutefois à nuancer. En effet, Patrick Villiers vient de faire paraître en 1980 un ouvrage intitulé «Corsaires et corsaires dans l'Atlantique pendant la guerre d'Indépendance des États-Unis d'Amérique, 1778-1783», de son côté Anne Péron-Duron a entrepris une étude sur les corsaires et l'indépendance de l'Amérique centrale, c'est-à-dire sur les corsaires français dans la mer des Antilles pendant la Révolution et l'Empire, dont elle a donné un avant-goût juteux et haut en couleur dans un récent article de la même revue «L'histoire» (4). En ce qui concerne la Bretagne, il faut citer pour le XVIII^e

(1) *Annales de Bretagne*, t. LXXVIII, juin 1971, p. 207-214.

(2) *L'Anjou*, n° 36, juillet-août 1981, p. 76-74.

(3) *M.S.N.A.B.*, t. XXXVII, 1947, p. 5-163 et t. XXXVIII, 1948, p. 26-207.

(4) «Les Corsaires de la Liberté» dans *L'Anjou*, n° 43, mars 1982, p. 24-28.